

L'imagination apprivoisée : représentation et factualité dans la connaissance historique

*(Imagination Controlled: Representation and Factuality in
Historical Knowledge)*

Pier Luigi Lecis

Vinicio Busacchi

Abstract

This paper aims to show how Ricœur's inquiry on memory, trace, and testimony contributes to rebalance a framework that, at the level of the dialectic between imagination and representation, would essentially present Historian's work as a hermeneutical work. In Ricœur's later writings, we find a differently balanced perspective by focusing the (neurobiological and psychological) substrate of representation behind trace and memory. Representation precedes interpretation. And neither the fidelity of memory nor the epistemic truth of history belong to a game that would be solely played within the communicative space of a plurality of cognitive agents who are exchanging, controlling, and sharing their own experiences. Consequently, the reality of the past itself reemerges as the corollary of the practice of memory.

Keywords: realism, memory, imagination, trace, testimony

Résumé

Cet article se propose de montrer de quelle façon l'enquête ricœurienne contribue, autour de la question de la mémoire, de la trace, du témoignage, à rééquilibrer un cadre qui présenterait, au niveau du binôme imagination-représentation, le travail de l'historien

comme un travail essentiellement de type herméneutique. Dans une époque de maturité de Ricoeur nous trouvons une perspective orientée différemment en visant le substrat neurobiologique et psychologique derrière la mémoire et la trace. La représentation précède l'interprétation. Et, ni la fidélité de la mémoire, ni la vérité épistémologique de l'histoire n'appartiennent à un jeu qui se jouerait uniquement dans l'espace de rencontre communicative entre une pluralité d'agents cognitifs échangeant, contrôlant, et partageant leurs propres expériences entre eux. Par conséquent, la réalité du passé elle-même réémerge comme le corollaire de la pratique de (la) mémoire.

Mots-clés : réalisme, mémoire, imagination, trace, témoignage

1. Réalisme critique ou ancrage anthropologique ?

L'intérêt de Paul Ricoeur pour le thème de la relation vérité/histoire remonte aux premières années de son travail philosophique, travail qui a été traversé par cette question, de différentes manières, dans toutes ses étapes. Un mouvement articulé qui va toujours en se renforçant, jusqu'à une polarisation sur des questions plus méthodologiques et épistémologiques dans les années quatre-vingt et, surtout, quatre-vingt dix. C'est tout particulièrement au cours de ces dernières années que se situe la maturation théorique de Ricoeur sur la question de la connaissance historique, à la fois à travers l'abandon d'une approche plus générale et, au moins en partie, "militante" (allant de pair avec, par exemple, les questions "existentialistes" : pensons au *Le socius et le prochain* dans *Histoire et Vérité*, 1955), et par la caractérisation d'un nouveau *modus* de recherche, toujours spéculative, mais concentrée sur les problèmes de la construction d'un savoir historique (au-delà du pur horizon herméneutique et bien que ce soit précisément son domaine propre) en référence à des itinéraires thématico-problématiques et

bibliographiques porteurs du débat historique et de la « philosophie de l'histoire » (*philosophy of history*) contemporaine. C'est de cette façon que Ricœur s'inscrit dans le débat actuel sur la nature et la cohérence de la connaissance historique et celle des fonctions épistémologiques qui y sont impliquées. Il le fait à partir d'une préoccupation anthropologique de fond, à la fois phénoménologique et herméneutique, à propos de l'historicité de l'homme, mais en pénétrant dans le nœud précis de la dialectique technico-spéculative entre, d'une part, la prétention d'objectivité et de vérité de la connaissance historique et, d'autre part, le caractère (inévitablement) de représentation du travail de reconstruction de l'historien à travers lequel, et par ce seul moyen, cette même connaissance est recherchée. Quelle est la propriété de référence de la représentation historique ? Quel est l'équilibrage ou la formule procédurale et aléthique la plus sûre afin de garantir une référentialité objective de la connaissance historique, afin donc de garantir une juste/vraie formule de synthèse (*synthèse véridique*), entre l'ordre des éléments empiriques ou empiriquement vérifiables et utilisables (traces, objets, documents, témoignages oculaires, oraux ou écrits, etc.) et l'ordre des fonctions représentatives (cognitives, linguistico-conceptuelles, rhétorico-narratives) ? L'approche du réalisme critique ricœurien intercepte et affronte cette tensionnalité en parcourant une interpénétration dialectique tripartite, c'est-à-dire en ajoutant le dilemme herméneutico-spéculatif de l'identité historique de l'homme.

Il s'agit d'une exacerbation, sinon un déséquilibre, du cadre de la problématique dialectique peut-être ; mais peut-être également la voie pour repérer une nouvelle ressource argumentative en faveur de la force épistémique et heuristique d'une reconstruction (bien disciplinée) représentationnelle *ex post*. (I) D'une part, le domaine de l'histoire est celui du *passé qui a été*, celui de faits s'inscrivant dans l'espace du temps, de la mémoire et des traces ou supports matériels

et culturels. Dans ce cadre, le référent *princeps* concerne l'unitarité ou l'objectivité référentielle du temps (et des faits qui s'y inscrivent, c'est-à-dire des faits "qui ont été" et "qui ont été comme qu'ils ont été") ; du temps en tant que tel (ontologiquement) et/ou du temps dans le sens des "histoires humaines passées" (temps non cosmico-physique mais temps calendrier, temps des faits inscrits/ordonnés dans le temps) Ricœur adhère manifestement, sur cet aspect, à une conception épistémique *réaliste*, puisqu'il superpose et identifie temps historique et temps physique, selon une position que nous pourrions qualifier d'ontologie objectiviste : l'historien ne peut altérer les faits du passé dans leur statut de "faits qui se sont déroulés comme ceci et cela." Il ne peut le faire que dans leur "restitution" représentative, narrative, interprétative ; et même la représentation estimée/véifiée comme étant la plus fidèle, la plus proche de la vérité, est dans tous les cas une reconstruction représentative, quelque chose qui – dans le domaine spécifique de l'histoire (qui est une discipline s'exerçant à ordonner, expliquer et comprendre un patrimoine en partie immatériel, fragmentaire, "obscur") – en appelle immanquablement aux opérations propres aux processus cognitifs de mesure pragmatique et de reconstruction hypothétique, d'explication et interprétation, d'observation et de représentation, de description et d'imagination (cf., Ricœur, 1994: 139–201). (II) D'autre part, le champ de l'histoire est celui de la connaissance historique, il n'existe qu'à travers l'utilisation de fonctions cognitives et représentationnelles. Ici, la position ricœurienne tend vers une orientation épistémologique à prévalence herméneutique. En effet, si d'un côté sa théorie de l'arc herméneutique constitue un modèle épistémologique et méthodologique transversalement disposé entre explication et compréhension, d'un autre côté Ricœur place l'interprétation, justement pour la coordination des deux différentes âmes fonctionnelles de ce modèle, il en imagine l'exercice dans des

disciplines de type épistémologique problématique comme la psychologie, la sociologie ou encore l'histoire. Dans *Mémoire, histoire, oubli* (2000), le concept d'interprétation est présenté de la manière suivante :

Parler de l'interprétation en termes d'opération, c'est la traiter comme un complexe d'actes de langage – d'énonciations – incorporé aux énoncés objectivants du discours historique. Dans ce complexe, on peut discerner plusieurs composantes : d'abord le souci de clarifier, d'explicitier, de déployer un ensemble de significations réputées obscures en vue d'une meilleure compréhension de la part de l'interlocuteur. Ensuite, la reconnaissance du fait qu'il est toujours possible d'interpréter autrement le même complexe, et donc l'admission d'un degré inévitable de controverse, de conflit entre interprétations rivales ; ensuite, la prétention à doter l'interprétation assumée d'arguments plausibles, possiblement probables, soumis à la part adverse ; enfin, l'aveu qu'à l'arrière de l'interprétation subsiste toujours un fond impénétrable, opaque, inépuisable de motivations personnelles et culturelles, dont le sujet n'a jamais fini de rendre compte. Dans ce complexe de composantes, la réflexion progresse de l'énonciation en tant qu'acte de langage à l'énonciateur comme le qui des actes d'interprétation. C'est ce complexe opératoire qui peut constituer le versant subjectif corrélatif du versant objectif de la connaissance historique (Ricoeur, 2000b: 442).

L'enchevêtrement d'aspects ici présents est considérable. Nous y serons reconduits au fur et à mesure, à différents moments et selon divers parcours.

Dans l'œuvre de 2000, non seulement la référence à la théorie de l'arc herméneutique mais aussi son véritable emploi s'avèrent à la fois massifs et stratégiques ; et cela précisément sur les points techniquement les plus complexes en référence à la constitution du savoir historique et à la synthèse générée par l'emploi de procédés donnés et d'opérations de "sélection" et de "couture" (cf. *Ib.*, P. II., chap. 2).

Force est de constater chez Ricœur la présence d'une certaine composante de réalisme épistémologique ou, du moins, la considération problématisante du caractère irréductible de cette composante. Nous la retrouvons soit dans son traitement de l'action humaine soit dans la manière dont elle problématise l'opération historique de constitution d'entités conceptuelles complexes. D'une part, les actions ne peuvent être traitées de façon exhaustive, elles ne peuvent être comprises comme nous comprenons des événements naturels, bien qu'elles le soient dans un certain sens et qu'elles demandent aussi un aspect de description empirique (le support physico-biologique). Les actions incorporent l'intentionnalité, elles sont "dotées de sens" (Weber, avant même von Wright, est un auteur cher à Ricœur). Dans le domaine, dirons-nous, de la *Lebenswelt*, la capacité de saisir les actions comme quelque chose de différent des simples événements ou mouvements physiques est spontanée et irréfléchie, immédiate. Personne ne nous "enseigne" que le geste d'une mère est constitué d'un aspect physique et d'un élément intentionnel. Les mots sont saisis immédiatement, comme doués de sens, différents de simples sons, et cela même lorsque nous ne connaissons pas la langue du locuteur. Ici domine l'élément de la compréhension immédiate, préthéorique, pré-conceptuelle, liée à notre appartenance commune à une forme de vie humaine. C'est le bagage qui compte, en partie inné et en partie acquis, mais implicite, non réflexif, du monde de la vie. D'un autre côté, nous avons les

entités conceptuelles complexes, se référant à de complexes macro-agrégats d'actions humaines. C'est là que naît de façon spécifique la question herméneutique de l'interprétation. Là que le déchiffrement du sens de cycles étendus et complexes d'évènements, découlant de l'entremêlement de nombreuses actions requiert le recours à l'*ars interpretandi*, comme techniques réflexives et expertes. Ce travail n'est pas réductible à l'explication empirique de processus naturels. Il demande une capacité de lecture, comparable au déchiffrement de textes en philologie ; et il demande d'aller bien au-delà de la compréhension d'intentionnalités individuelles. En effet, il met en œuvre des méthodes et des idéaux de vérité dialogique, des constructions de consensus intersubjectif, en partie détaché des critères de correspondance à des états de choses objectifs. Il est intéressant de remarquer que la théorie de l'arc herméneutique semble offrir une efficacité procédurale et de légitimation équilibrant les deux instances, celle empirique et celle herméneutique : d'une part, l'action effectuée, de l'autre l'action interprétée ; d'une part l'importance, l'analyse, la mesure, l'étude empirique et factuelle de chacun des éléments, données et documents recueillis, de l'autre la synthèse interprétative-narrative de l'ensemble (micro/macro-histoire). Ici, nous voyons qu'entre en jeu la problématique de la dialectique entre les paradigmes et les modèles historiographiques ; dialectique par rapport à laquelle Ricœur (différemment de sa disposition ontologique) ne prend pas de position réaliste, ni même antiréaliste, mais au contraire de réalisme critique, comme anticipé. Il s'agit d'une sorte de position ou de voie intermédiaire dont la contrepartie dialectique la plus explicite est représentée d'un côté par le modèle de Hayden White – histoire comme savoir rhétorique-poétique ou également esthétique-pratique – et de l'autre (mais toujours dans la même lignée) par les modèles de Hans Kellner et Frank Ankersmit – histoire comme opération narrative, histoire

comme discipline herméneutique. La comparaison avec ces derniers affaiblit peut-être encore plus Ricœur, du point de vue de l'effective caractérisation *alternative* de son modèle. En effet, allant de pair avec le suspect de sa propension pour la connaissance historique en tant qu'opération substantiellement interprétative, et de l'interprétation entendue d'une certaine manière (comme nous le déduisons de la citation ci-dessus), nous observons une convergence tendancielle d'intérêts à valoriser la dimension narrative et, avec elle, justement ces aspects rhétoriques-herméneutiques en partie rejetés (ou du moins redimensionnés) dans l'analyse de Kellner et Ankersmit. Par ailleurs, c'est justement la dimension narrative qui constitue le troisième paradigme majeur de l'herméneutique ricœurienne en tant que philosophie générale (passée de la focalisation sur l'interprétation des symboles dans les années soixante au travail herméneutique sur le texte dans les années soixante-dix et, de là, à la problématique narrative dans le domaine du récit, de la phénoménologie herméneutique de soi et, donc, de l'histoire).

(III) Enfin, le domaine de l'histoire est celui de l'expérience humaine, du sujet qui connaît le monde, y intervient, le manipule, crée et recrée son propre espace culturel, identitaire et de relations intersubjectives, qui [ou à travers lequel il se] représente et imagine. Selon certains des experts les plus importants de l'œuvre ricœurienne, son parcours philosophique serait caractérisé par un motif anthropologique général de fond, qui serait passé dans sa maturité, « de la grammaire de l'identité personnelle à sa déclinaison dans la condition historique effective des êtres humains. Ce passage était ailleurs déjà *in nuce* dans la dynamique intérieure des études de *Soi-même comme un autre* [1990], à savoir dans le passage de la description à la narration et à la prescription » (Jervolino, 2002: 48). L'implication en termes de problématisation de la connaissance historique serait directe, omniprésente ; pas uniquement en raison de

la spécificité de la connotation *spéculative* de l'interprétation de la vérité en histoire selon la perspective de la problématique (a) de la vérité dans la connaissance historique et (b) de la vérité dans l'action historique, c'est-à-dire dans la dialectique entre histoire en tant que *res gestae* et histoire en tant que *historia rerum gestarum*. Ricœur semble faire peser sur le "facteur humain" – pour ainsi dire – une signification à la fois en ce qui concerne l'encadrement spéculatif et gnoséologique qu'en ce qui concerne le côté méthodologique et épistémologique du problème de la construction du savoir historique. La dense citation mentionnée ci-dessus à propos de la notion d'interprétation, reproduit bien ces éléments, en y reflétant l'indice d'une opération de tension méditative ancrée à une "vision" donnée : l'interprétation, oui, comme une opération encadrée dans un ensemble d'actes de langage formant le discours historique, et en même temps outil de clarification (de connaissance et compréhension) du côté de l'interlocuteur, même dans le jeu (intersubjectif) des « lectures » possibles. Mais également l'interprétation, reflet des instances de motivation, subjectives et culturelles, qui renvoie aux interrogations du « qui » en tant que sujet expert (l'historien) et/ou personne concernée. Dans ce même canal doit s'insérer un discours plus ample, étroitement impliqué (selon l'encadrement ricœurien, et herméneutique en général) au sein de la problématique méthodologique-épistémologique de la connaissance historique – porteuse de difficultés et de criticités ultérieures ou, au contraire, de potentielles clés productives *pro argumentum*. Introduit par la formule du questionnement, il pourrait se présenter de la manière suivante : "Quelle relation subsiste entre les composantes argumentatives et celles de l'imagination dans le domaine de la construction du savoir historique ?" Et bien, non seulement Ricœur ne tient pas compte de la formule polarisée que nous utilisons pour la poser – à propos de laquelle, prise à la lettre, il

y a volonté de suggérer (du moins, hypothétiquement) une distinction de structure et/ou de système entre fonctions linguistique-cognitive-rationnelle et fonctions symbolique-psychologique/idéologique-de représentation – mais il voit plutôt à l'intérieur du tissage argumentatif opérer l'intervention d'instances motivationnelles, rhétoriques-argumentatives. Non seulement cela, nous l'avons dit, mais il choisit une stratégie – celle d'une analyse *a tutto tondo* de la fonction, ou plutôt, de la *faculté* imaginative – qui reflète encore une sensibilité de type anthropologique-herméneutique pour la construction de la position théorique argumentative. Dans l'essai sur l'imagination (Ricœur, 1976: 207–228), il reconnaît à cette faculté soit un rôle novateur, en tant que capacité de s'ouvrir à d'autres points de vue, soit un rôle "critique", central dans le travail de l'historien de connaissance, d'interprétation et de reconstruction des faits passés – en vertu de la capacité (imaginative) de s'identifier à l'autre et dans les événements du passé, en vertu de l'ouverture intersubjective, reliée tout à la fois à cet aspect spécifique et à l'opération plus générale de recherche et de connaissance exercée et mesurée dans le contexte de la communauté des historiens. Non seulement, donc, du côté de la compréhension de l'opération de connaissance de l'historien y a-t-il une configurabilité potentielle de la "position idéologique" du point de vue des fonctions rhétoriques-narratives (fonctions nécessaires à la synthèse connaissance-compréhension-communication du savoir historique) autant qu'une identifiabilité potentielle des composantes internes de la construction argumentative (d'une manière ou d'une autre entremêlées aux fonctions précédentes) – non seulement cela (?) : l'imagination se construirait comme une faculté méditative et synthétique entre des apports, objets de perception, de mesure et, en général, de conscience et des apports symboliques et performatifs, entre données "externes" ou acquises (composantes objectives) et des éléments

hypothétiques-herméneutiques, entre éléments de causalité faisant l'objet d'analyses descriptives-explicatives et éléments de motivation étant objet de reconstruction narrative-compréhensive (le tout sous l'égide de l'interprétation, à la disposition procédurale de la théorie de l'arc herméneutique).

Eh bien, cette centralisation de la faculté imaginative met directement en cause, avant tout, la fonction de la représentation et la question de la construction représentationnelle dans le savoir historique. En effet, dans la mesure où la reconstruction de l'historien dépend massivement du fonctionnement de la faculté imaginative, le récit de l'historien, sa synthèse narrative, son cadre compréhension-explication et son opération générale de réarrangement interprétatif, doivent être encadrés en référence à cette faculté et doivent par la force des choses trouver une issue, *in primis*, dans quelque chose de représentationnel.

2. Fonctions cognitives et pratiques sociales dans la représentation historique

Il a été dit que l'issue de la prise de position (essentiellement) critico-réaliste de Ricoeur en référence à la connaissance historique est le résultat de sa recherche historique et phénoménologique-herméneutique dans une époque de maturité du philosophe. Il s'agit, d'une position qui, en soi, limite l'espace d'action de connaissance des opérations herméneutiques – opérations qui sont en effet regroupées autour du *datum* inaltérable et insurmontable du réel – et, en même temps, favorise l'utilisation de l'“armement” herméneutique spécifique, à la fois épistémologique (théorie de l'arc herméneutique) et en termes d'instruments linguistiques-esthétiques et encore poético-narratif. C'est pour cette raison qu'un itinéraire critique à travers une théorie narrative telle que celle exposée dans la trilogie *Temps et récit* (1983-1985) n'est en rien extemporané ou marginal

dans le cadre d'une enquête sur la théorie de la connaissance historique ricœurienne (et ceci au-delà du fait que l'on l'admette ou pas la validité de l'hypothèse anthropologique présentée ci-dessus ; ajoutons par ailleurs que c'est justement dans les conclusions générales de cette trilogie que Ricœur introduit l'idée de dimension essentiellement *narrative* de l'identité personnelle). Au contraire, s'agissant d'une enquête systématique sur le récit de fiction et sur le récit historique, c'est justement la théorie narrative qui se concentre sur le point problématique, clé de la "dialectique" entre *fait historique* et *représentance* (avec des passages explicites, d'analyse et d'interprétation, dans le texte *Temps et récit*). Il s'agit d'une dialectique qui, si d'une part elle ramène à la surface cette disposition ricœurienne à (prendre) une position de réalisme critique, offre d'autre part accès à la question de la représentation historique – dans le sens d'une synthèse de connaissance entre les fonctions cognitives-compréhensives et le *quid* du fait, de la donnée, du passé qui a été – qui se révèle immédiatement en tension avec l'idée de représentation du discours herméneutique sur la faculté imaginative – ce qui place la représentation historique (et la connaissance en général) comme une synthèse créative et productive, comme une intentionnalité de connaissance : (a) sur le monde et sur les faits – à savoir sur le terrain théorique des *événements* – et, en même temps, (b) sur l'homme en tant que sujet de *motivation* et d'*action* – à savoir le terrain théorico-pratique de l'initiative.

De plus, cette tension est reproduite sur le terrain de la narration, en tant que premier résultat "matériel" et "performatif" de l'opération de représentation dans la synthèse de l'historien : d'une part, la synthèse narrative comme rupture épistémologique avec la forme de la vérité racontée, à prévalence rhétorico-poétique, transmise oralement (ou bien, sous forme écrite) en vertu de l'exercice de la mémoire, c'est-à-dire « rupture épistémologique » car

synthèse à prédominance explicative et descriptive-interprétative, résultat d'une recherche sur le terrain autour des éléments de preuve, des données et des documents du matériel d'archives, etc. ; d'autre part, la synthèse narrative comme expression cristallisée et objectivée (du travail accompli et du travail imaginatif de l'historien) dans une formulation capable de "vie autonome" (et, par conséquent, de vérification) au sein de la communauté scientifique, par opposition à la synthèse expressive encore transmise par la mémoire, dépendante du travail de modélisation dans les souvenirs et dans le vécu, c'est-à-dire à la psychologie et à la sphère existentielle et du vécu du narrateur des faits.

Déjà en elle-même, de part sa richesse, la sémantique de la notion de représentation est révélatrice de la densité conceptuelle et théorique dont elle peut être un catalyseur et un véhicule. D'autre part, cette même recherche philosophique a montré depuis l'antiquité la fertilité spéculative de cette notion et de sa polyvalence. Pensons par exemple à Aristote qui inscrit la représentation soit en tant que fonction de connaissance de l'intellect soit en tant que capacité psychologique de représentation du perçu dans la mémoire – une position qui renvoie, par analogie, à l'articulation que, des siècles plus tard, Emmanuel Kant introduira entre représentation comme intuition (*Anschauung*) et représentation comme concept (*Begriff*). Le parallèle n'est pas accidentel : dans l'utilisation de cette notion dans le domaine de ses recherches autour de la connaissance historique, Ricoeur montre qu'il articule son analyse justement en référence à une polysémie de la notion de représentation comparable – essentiellement tripartite dans le sens psychologique et expérientiel (cognition et travail de mémoire), sens cognitif et intellectuel (résumé descriptif-explicite, compréhension) sens productif et expressif (imagination, création de sens, innovation). Il s'agit d'une polysémie qui génère une dialectique interdisciplinaire complexe et qui génère

l'effet d'une théorie "en spirale" – justement en faisant levier sur le binôme *représentance-représentation* –, se déplaçant entre psychologie et philosophie de l'esprit, d'une part, et phénoménologie de la mémoire et connaissance historique de l'autre ; mais également entre ontologie historique et théorie narrative et de la création rhétorico-poétique d'une part, et herméneutique de l'action et de soi de l'autre (cf., Michel, 2013: 278 et sv.). Peut-être nous trouvons-nous à un tel niveau de dilatation/déformation de l'idée de représentation et de ses utilisations, que nous sommes en mesure de la juger comme une notion inutilisable soit du point de vue de l'avancement soit de celui de cette analyse de la position théorique ricœurienne. Toutefois, (1) cette notion est particulièrement importante dans le domaine de la construction du savoir historique, et impliquée dans ses points problématiques les plus significatifs. En outre, (2) Ricœur en développe une réflexion ordonnée et progressive dans l'ouvrage *Mémoire, histoire, oubli* (IIe partie, chap. 3) – reflet par ailleurs du style de son herméneutique critique : une approche interdisciplinaire sur plusieurs plans discursifs et disciplinés selon des niveaux et des degrés d'analyse. Nous pouvons constater qu'actuellement, (3) nous arrivent du domaine de la recherche interdisciplinaire les plus importantes avancées sur les "objets de représentation" – également traités dans le domaine de la *philosophy of history* – et sur la "vie représentationnelle" – objet d'intérêt dans la science cognitive. Cette dernière fournit un élément de soutien à la question du fondement de la représentation sur la substantielle unité et régularité psychobiologique des sujets – argument utile pour reconnaître dans le domaine de la connaissance historique, d'une part, la validité et la "tenue ontologique" de présupposés tels que la permanence des raisons d'action et des raisons à la base des comportements des agents historiques, et de l'autre l'acceptabilité et "tenue méthodologique-épistémologique" d'opérations cognitives

s'appuyant sur la faculté imaginative, c'est-à-dire l'interprétation, l'identification, la reconstruction narrative, etc. Bien sûr cela ne constitue pas en soi un facteur suffisant pour éliminer les éléments de criticité liés aux constructions représentationnelles et à la connaissance historique. Au contraire, ce même levier peut être utilisé pour soutenir ces théories du savoir historique au fondement essentiellement herméneutique-narratif, comme chez Frank Ankersmit, ou dotées de modélisation dans le style poststructuraliste, c'est-à-dire rhétorico-linguistique ou esthétique-linguistique, comme c'est le cas chez Hayden White. Ricœur rejette les deux formules polarisées, se plaçant dans une sorte de position de tension médiative entre les instances liées à la perspective d'une ontologie réaliste (essentiellement, la problématique de la représentation/reconstruction historique et la référence à la factualité du passé qui a été) et instances d'une épistémologie à fondation interprétative (*arc herméneutique*) qui conçoit la représentation soit comme une synthèse cognitive-incluante soit comme une relation métaphorique. L'importance de ce deuxième aspect (et, par conséquent, de l'aspect de la représentation) sur le nœud du réalisme est due à l'implication ontologique spécifique dont il est porteur. Le "comme si" étant propre à la reconstruction historique, il cueille et reflète (plus ou moins fidèlement et véridiquement) le fait qui a été, pas en ce-qu'il-a-été *en soi et pour soi*, mais pour-le-comment-il-s'est-donné, c'est-à-dire pour-le-comment-on-l'a-expérimenté. C'est là que réside la fonction de représentance qui définit le rapport analogique (cf., Ricœur, 1985: 282-283), et reflète l'important entremêlement – sur le point du "fait historique" – des dimensions épistémologique, ontologique et anthropologique (l'homme acteur et sujet *historique*).

(I) Du point de vue de sa caractérisation fonctionnelle et onto-épistémique, la représentation pour Ricœur à l'époque de la maturité

dans *Mémoire, histoire, oubli* est, contrairement à White et d'autres, la résultante de la dialectique mobile – exercée sur le binôme imagination-interprétation – entre, d'une part, l'expérience, le temps vécu et le travail de mémoire, et, d'autre part, entre la cognition et la concaténation des faits [dans le temps naturel], entre l'être donné du monde et cartes linguistique-conceptuelles appliquées au monde. (II) Du point de vue de sa caractérisation procédurale, la représentation est pour lui essentiellement une expression figurative et narrative – toujours fruit du gouvernement des fonctions sous l'égide de l'imagination-représentation –, et donc pas guidée par le souci d'un effet *rhétorique* de persuasion ou *esthétique* de beauté, goût et appréciation/utilisabilité d'ensemble de l'œuvre de reconstruction. Ni même d'effet *narratif* en tant que tel (souci d'un tissage crédible, équilibré, sensé de l'intrigue, d'un début, de l'exposition dans la formule d'une texture avec intrigue, développement et conclusion...), mais bien le souci d'une opération de synthèse à la fois *mesurée* et *contrôlée* (grâce au support des procédures, à leur application conformément à des standards et à des façons connus et reproductibles, et grâce au support d'éléments matériels et de données empiriques ou, de toute manière, traitables empiriquement) et *plausible* et *véridique* (grâce à l'ancrage continu du travail d'interprétation aux supports matériels et documentaires à [sa] disposition, grâce à une reconstruction narrative élaborée sur le cadre de base de ces éléments factuels, selon un remplissage unificateur opérant explicitement entre les vides et les pleins de l'ensemble en question). (III) Enfin, sous le versant de la dimension anthropologique-philosophique (référée à la fonction représentationnelle), nous ne sommes pas tant renvoyés au niveau du discours neurocognitif, psychologique et de la mémoire, qu'à celui narratif et identitaire, en un mot, au niveau *culturel* et de la constitution (pour être plus précis) socio-historico-culturelle de

l'identité personnelle et l'expérience humaine. La consistance et la prégnance de cette composante émerge dans toute sa force (a) en variant l'échelle de la recherche, reconstruction et écriture de l'histoire et (b) en sensibilisant l'opération de l'historien avec la greffe d'outils et de théories de la connaissance sociologique – deux opérations que Ricœur, dans *Mémoire, histoire, oubli*, accomplit de manière explicite et volontaire, la première se concentrant sur les "micro-histoires", la seconde en ayant recours à des concepts et des termes-clés de la sociologie de Durkheim. Ricœur écrit notamment :

Si l'on élargit le regard au-delà de la microhistoire, on voit se tracer dans d'autres sociétés que celles interrogées par la microstoria des enchevêtrements d'une grande complexité entre la pression exercée par des modèles de comportements perçus comme dominants et la réception, ou mieux l'appropriation, des messages reçus (Ricœur, 2000b: 281).

Ce n'est pas uniquement sur l'unité structurelle et psychologique de la perception et de la cognition humaine, en un mot, des fonctions neuro-psycho-biologiques humaines que nous pouvons soutenir la fonctionnalité procédurale et la validité cognitive du circuit imagination-interprétation-représentation, mais également pour une certaine stabilité historique, à une période donnée, d'un *habitus* culturel ou socioculturel, c'est-à-dire d'un ensemble donné de valeurs, d'idéaux, de conceptions du monde, d'habitudes, de comportements relationnels, d'ensembles normatifs, de codes oraux, etc. En somme, les fonctions ou les formes symboliques contribuent elles aussi à alimenter la véridicité des reconstructions interprétatives et la substance même avec laquelle les faits qui ont été sont ce qu'ils sont, en eux, et non modifiables.

Il y a un lien étroit entre la régularité de l'agir social [dans les différents contextes, à différentes époques] et la constance des idéaux et motifs d'action, entre le possible des événements et des expériences à une époque donnée (socio-historico-culturelle) et la constitution de ces expériences et faits en tant qu'événements, oui, objectivés [faits distincts de ceux vécus] mais objectivés selon cette configuration-représentation donnée (et auto-représentationnelle) socioculturelle. Les faits historiques de l'histoire de la civilisation humaine s'inscrivent dans le temps naturel comme des événements, une fois passés ; et pourtant, ils restent des événements non traitables en tant qu'objets de la nature ni existant en tant que configurés et donnés au sein d'un espace naturel indépendant et neutre. De la même manière qu'un tas de pierres peut prendre, dans certaines conditions (cognitives, au niveau des valeurs, culturelles et sociales) la forme ontologique du mur de frontière, dans certaines conditions (toujours cognitives, au niveau des valeurs, culturelles et sociales) un ensemble donné d'événements objectifs attribués à l'histoire de la civilisation humaine, et configurés comme tels dans un temps naturel précis, acquiert la caractérisation ontologique d'événements historiquement objectifs. Aucun fait historique en tant que fait humain ne peut avoir lieu dans un pur temps naturel objectif.

C'est vers cette direction que semble nous conduire la perspective de ricœurienne ; une perspective qui paraît à bien des égards induire à revoir "à la baisse" l'incidence et la vérité de la composante du réel. *Ergo*, un réalisme fragile ?

3. La mémoire, le témoignage, la trace

Nous semblons donc être repoussés sur une arête à prévalence herméneutique. Une arête où semble acquérir plus d'incidence l'approche mettant en évidence le rôle central de la dimension linguistico-narrative et rhétorico-poétique par rapport à la dimension

empirique et objectiviste de la connaissance historique. Un déséquilibre qui mettrait en discussion l'efficacité du juste équilibre, procédural et épistémologique, d'une approche basée sur la théorie de l'arc herméneutique. Pourtant, la recherche ricœurienne offre d'importants éléments fonctionnels pour une vision de la fonction interprétative opérant entre imagination et représentation dans un sens qui rééquilibre les parties concernées. Il s'agit d'une ligne mineure, comparée à celle purement herméneutique, mais significative, que Ricœur accentue de façon particulière dans la phase des études sur la mémoire (plus précisément, sur mémoire, trace et témoignage) par rapport celle d'études sur l'imagination, sur les structures narratives et sur les dimensions poétiques de la construction historique.

Dans le projet de la grande œuvre de 2000, la mémoire doit, en tant que pouvoir de conserver et réactiver les souvenirs, au-delà d'une psychologie naturaliste des facultés et capacités cognitives, être étudiée par une phénoménologie des modalités intentionnelles de la conscience qui expérimente (intérieurement articulée au fil du temps). Sa dimension cognitive est étroitement liée à la dimension pragmatique de l'usage, individuel et collectif, qui en est fait ; comme tout exercice effectif d'une faculté, celle-ci est exposée au risque d'abus. Ce sont les raisons les plus caractéristiques et connues de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, attenantes à la sphère éthico-politique, et centrées sur l'impact formatif de l'histoire sur la mémoire psychique et culturelle. Il est intéressant d'explorer la dialectique entre deux grands thèmes majeurs, celui de la trace et celui du témoignage, en équilibre instable dans les analyses ricœuriennes du rapport mémoire-histoire. D'une part, le thème du témoignage semble émanciper de celui de la trace de la connaissance historique, ce qui lui donne une nette portée dialogique, linguistique dans laquelle la dimension de confiance, pas strictement cognitive, a un rôle décisif à

la base des liens sociaux. D'autre part, affirme Ricœur, on retrouve la question de la trace, avec ses conditions perceptives et causales, à la racine du témoignage.

Nous pouvons encore utiliser l'essai *Mémoire : approches historiennes, approche philosophique* pour clarifier le point. Située dans une perspective phénoménologique et non empirique (une fois définies les formes essentielles typiques de la mémoire), la recherche identifie une pluralité de composantes du pouvoir de se souvenir, dans chacune desquelles se manifeste un aspect de référence au passé. Ricœur en distingue au moins trois :

1) la capacité de recevoir un souvenir, compris comme une simple apparition et présence en image de quelque chose de passé. Expérience se référant naturellement à tout ce qui de passé se présente spontanément, comme dans la *mnēmē* des Grecs, en particulier focalisée par Aristote (Ricœur, 2002: 46; Id., 2000: 732 ; Id., 2000b: 6–7). Le souvenir en tant qu'apparition, la *question du quoi*, est une affection de l'esprit, le *pathos* (Id., 2002: 4). Le sentiment de distance temporelle est ici fondamental : à travers cette capacité paradoxale, nous pouvons dire d'un événement qu'il a eu lieu avant que nous le racontions. La mémoire a une fonction temporalisante (57) ;

2) la capacité de rappeler le passé à travers une recherche (*rappeler le passé*), dans la mesure où l'oubli ou d'autres obstacles le permettent. Le souvenir perd de son caractère d'apparition simple et spontanée, il est maintenant l'objet et le fruit d'une recherche, suscitée par l'éloignement de l'impression première et ayant pour objectif son rétablissement et sa *reconnaissance* ; c'est l'anamnèse aristotélicienne (*anamnēsis*), (46) placée au terme d'un effort spécifique et d'un processus intentionnel. L'approche pragmatique de l'anamnèse complique le cadre général et favorise le passage de la question du *quoi* à celle du *qui* : se souvenir n'est pas seulement

recevoir, c'est faire quelque chose qui interfère certainement avec la prétention de fidélité de la mémoire (Id., 2000b: 4) ; cet aspect nous ramène également à ce que Bergson appelait *survivance* et Husserl rétention et reproduction (*Wiedererinnerung*) du souvenir (Id., 2002: 57) ;

3) l'appartenance constitutive du souvenir à un sujet, qui y a un accès direct et privilégié, la *mienneté*, pourrions-nous dire la subjectivité phénoménique de la mémoire. Le souvenir est objet d'appropriation à la première personne (singulier ou pluriel) ; la mémoire d'un sujet individuel ou collectif est irréductible à celle de tout autre.

Nous le voyons, le thème de la trace est inéluctable, à ce niveau d'analyse. La mémoire semble, dans les couches émergentes d'une longue tradition, indissolublement liée aux énigmes de la présence de l'absent et de la ressemblance entre original et image, qui rendent fragile, controversée, problématique sa propre exigence de *fidélité*. Elle semble insuffisante en soi, d'autant plus inadéquate face aux plus strictes contraintes et normes de contrôle de la vérité historiographique.

En ce qui concerne le témoignage, dans la perspective de *La mémoire : approches historiennes, approche philosophique*, celui-ci a un rôle crucial en tant que moment de transition de la mémoire à l'histoire, en particulier dans la phase de passage de la forme orale à celle écrite du souvenir. (Dans *La mémoire : approches historiennes, approche philosophique*, le témoignage, en ce qu'il s'offre à la comparaison avec le discours d'autres témoins, se place dans une position stratégique comme élément de transition entre le régime de la *fidélité* et celui de la *vérité* de l'histoire (56). L'originalité et le privilège de la mémoire sur le plan de la référence au passé, comme moment heureux de la reconnaissance immédiate, est ce qu'en fait la matrice de l'histoire, quel que soit le degré d'autonomie de l'histoire

vis à vis d'elle). Comme nous l'avons dit, la mémoire (dans son troisième aspect) a une dimension dialogique, pas solipsistique ; nous devons parler de *mémoire à plusieurs*. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, ce point est particulièrement important pour l'émancipation théorique du réalisme naïf. Dans la comparaison dialogique des témoignages, la question de la ressemblance perd de son importance (Id., 1998: 7), et il semble qu'une voie s'ouvre pour contourner les apories traditionnellement liés à la première dimension de la mémoire (*mnēmē* et *anamnēsis*).

Nous voyons de plus près comment l'histoire, à travers le témoignage, en vient à dépendre de la mémoire. Ricœur se situe sur cette ligne : nous n'avons rien de mieux que la mémoire pour assurer la réalité de nos souvenirs. Nous n'avons rien de mieux que le témoignage et sa critique pour accréditer la représentation historique du passé (Id., 2002b: 364). Le témoignage transmet à l'histoire la force de la mémoire déclarative (647). Au-delà de ce niveau, il ne reste que le passage à l'extralinguistique, finalement enraciné dans *ce qui se donne, sous le nom de trace, comme l'effet-signe de sa cause*. L'histoire peut élargir, corriger ou refuser le témoignage, mais pas l'éliminer.

Trois étapes marquent essentiellement la transition de la mémoire au témoignage et au discours historique autonome : la mémoire déclarative, le récit, l'inscription. Avec le récit, le témoin s'ouvre dans l'espace public, accompagnant l'affirmation de réalité avec son auto-déclaration d'auteur crédible du témoignage. La disponibilité à répéter/confronter le témoignage et l'inscription hors du corps sur un quelconque support matériel constituent le passage suivant et décisif.

Nous tirons d'autres éléments de réflexion d'un paragraphe de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (201–224) qui fournit un cadre analytique des aspects pragmatiques et performatifs du témoignage et des plus

hauts niveaux d'élaboration discursive auxquels son contenu est soumis après l'événement perceptif. Elle a une fonction fondamentale, puisque fixe, à un premier niveau, une frontière (*frontière nette*) entre *réalité* e *fiction* à travers la *factuelité attestée*. Le noyau perceptif originel fait la différence d'avec la simple imagination (se référant à quelque chose d'absent, mais pas attesté – *auparavant* – de la perception ; distinction, comme nous l'avons vu, apparue depuis l'antiquité avec les notions de *eikōn* e *tupos*). La phénoménologie de la mémoire en montre toute l'ambivalence. Ce qui est attesté fusionne inséparablement la réalité de la chose passée ainsi que la présence du narrateur sur les lieux de l'événement, mettant en évidence la dimension de confiance et donc fondamentalement intersubjective du témoignage (cf., 204–205).

Certes, l'accent mis sur les aspects pragmatiques du témoignage (*confiance* et *soupçon*), qui montrent les avantages théoriques d'une fondation de la connaissance historique – dans la mesure du possible, indépendante des apories du premier niveau de la mémoire, conditionné par les métaphores de l'image et de l'emprunte – tend à reléguer au second plan le rôle de l'impression d'origine. Cependant, nous pouvons nous demander si la greffe dans l'espace intersubjectif et linguistique du témoignage dissout véritablement les énigmes de la trace et de l'image et exorcise complètement le fantôme du réalisme. Ricœur ne manque pas de relever le problème, dans l'essai *La marque du passé* et de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Comme nous l'avons dit, le témoignage dépend, en dernière instance, et cela même sous sa forme inscrite et archivée, de la mémoire. Cependant, sur cet axe, l'impression originelle se représente, comme une composante irréductible de la description phénoménologique de la mémoire, et se présente comme une donnée provenant de l'expérience du passé, une sorte d'évidence *naturelle* dont tout acteur social et agent historique dispose dans ses pratiques ordinaires. Ce

raisonnement, certes secondaire, survit et représente un contrepoint à la voie principale de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Il y a quelques textes très clairs en faveur de cette ligne de lecture. Nous pouvons concentrer la question sur trois directions : 1) la passivité commune au souvenir, à l'image, à la trace et au témoignage oral, à l'origine de toute "inscription" ; 2) le caractère réceptif de la trace psychique en tant que persistance d'une impression primaire, en tant que réception d'un choc, d'une affection causée par un événement qui nous a frappés ; 3) la croyance antéprédicative, *naturelle*, en la réalité du passé, dans le fait que quelque chose se soit effectivement passé, est la base de la reconnaissance des images du passé dans le témoignage oral.

La mémoire reste la ressource primaire pour (s')assurer que quelque chose est déjà arrivé (*avant* le moment où nous en parlons) ; cette même histoire, avec ses méthodiques élaborations, ne modifie pas la certitude que, quoi que soit le passé, il est l'ultime référent de la mémoire, et l'objectif corollaire de nos pratiques "reconstructives." Dans l'essai *La marque du passé*, ce point avait déjà été abordé en développant la dimension référentielle de l'histoire et de la mémoire à travers le concept de représentance, *lieutenance*, déjà introduite dans *Temps et récit*. Dans cette perspective, le motif, toujours relié à la racine perceptive de la mémoire, prend toute son importance ; un moment de passivité, un aspect réceptif, *pathique*, unit l'icône et la trace. L'une et l'autre renvoient au survenir de quelque chose, un choc, l'inscription de l'empreinte, un *passage* qui a laissé sa trace. Le témoignage cache à sa racine une énigme du même type : avant de dire, le témoin a vu, entendu, senti ou cru voir, entendre, sentir ; ce qui importe ici est qu'il est affecté, frappé, blessé, choqué atteint par l'événement attesté. Nous sommes sur le même terrain que le sentiment de distance temporelle inhérent au souvenir qui s'est présenté à l'esprit. Ce que le témoignage transmet avec son dire *c'est*

quelque chose de cet être-affecté par... l'empreinte ; de l'événement antérieur celui-ci conserve *l'énergie*, et même la *violence*, qui passe du témoin de premier niveau à l'auditeur, témoin de second degré.

Nous retrouvons ce motif dans de nombreux passages et selon différentes nuances dans les textes ultérieurs de Ricœur, en commençant par l'articulation de la notion de trace, dans différents passages de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Dans la section *L'oubli* de la partie III (*La condition historique*), et ses intéressantes corrélations entre formes d'oubli et formes de mémoire, trois types de traces sont distinguées, pertinentes à l'enquête sur le rapport mémoire-histoire (cf., 539). Ricœur parle avant tout de *trace mnésique* et affirme que l'appropriation de ce que nous savons de notre cerveau est complexe. La trace cérébrale, corticale, domaine des neurosciences, est *externe* (cf., 540), elle n'est pas connue sinon de l'extérieur, scientifiquement, sans correspondance avec ce que l'on ressent et vit *en prise directe* ; c'est dans ce sens que nous disons que nous voyons *avec* les yeux et prenons *avec* les mains (alors que nous ne disons pas que nous pensons *avec* le cerveau). Ricœur concentre, de son point de vue, ce qui, dans les controverses sur la conscience en philosophie de l'esprit, est mis en question comme *explanatory gap*. La trace écrite, devenue trace documentaire dans l'opération historiographique (source de sa première « prise de distance » de la mémoire ; Id., 2000: 737), est trace matérielle (comme celle corticale), et peut donc être altérée et détruite. L'archive est également mise en place pour répondre à cette menace de destruction. Ricœur présente la trace psychique – définie comme impression, plus qu'empreinte, dans le sens d'affection, que laisse en nous un événement « marquant » ou « frappant » (Id., 2000b: 539) – comme une trace intérieure. Ce qui nous intéresse ici, c'est principalement la caractérisation de la trace psychique ; c'est à elle que correspond l'expérience de la reconnaissance, propre à la mémoire en tant qu'*anamnēsis*. Il convient d'observer que Ricœur

revendique l'autonomie et l'irréductibilité de ce niveau d'analyse, soulevant la question du rapport entre traces de mémoire et traces psychiques. La direction dans laquelle il se déplace est celle de la sauvegarde de l'écart épistémologique entre les deux niveaux, discours sur le neuronal et discours sur le psychique, en le protégeant contre toute forme de réductionnisme ontologique, spiritualiste ou matérialiste. La formation de traces psychiques est un processus qui ne saurait être expliqué en termes purement neuroscientifiques, parce que la trace a une composante sémiotique non éliminable.

Nous devons à présent faire émerger un aspect, dans un certain sens surprenant, par rapport à la ligne principale de l'approche herméneutique ricœurienne, basé sur l'idée que nous ne pouvons pas comprendre la mémoire sans partir de la forme antagoniste de l'oubli. Dans le cas de la trace psychique, nous avons affaire à un *oubli de réserve*, plutôt que par *effacement*, ce qui requiert des notions telles que la durée, la persistance (*rémanence*), le revivre, la survie, du type de celles élaborées dans la tradition phénoménologique de Bergson. C'est là le point, dans l'analyse du lexique ricœurien : il est facile d'en détecter un fond réaliste. Les images du passé peuvent être reconnues. Nous découvrons par exemple que de nombreux souvenirs d'enfance n'étaient absolument pas détruits, mais uniquement rendus indisponibles (cf., 540–541). Au moment de la reconnaissance, l'image présente est retenue comme fidèle à l'affection première, au choc de l'événement. D'autres expressions, qui convergent avec cette nuance, se trouvent dans la section *L'oubli et la persistance des traces*. En voici une courte liste : *persistance des impressions premières en tant que passivités : un événement nous a frappés, touchés, affectés et la marque affective demeure en notre esprit* (cf., 554). Le nœud du rapport reconnaissance-mémoire est tout emmêlé, mais nous pouvons en synthétiser les aspects contradictoires de la manière suivante : la reconnaissance est définie

comme la superposition d'images présentes à l'esprit et de la trace psychique laissée par l'impression première ; ou encore persistance (*demeurer*) d'une impression qui constitue la donnée originaire de l'ensemble du processus du souvenir, puis du raconter des histoires et expliquer des événements, tout cela avec une intentionnalité cognitive (cf., 554 et 557). On ne peut se rendre compte de celle-ci sans renvoyer à un antécédent causal précis à un choc, de nature perceptive, qui laisse son impression (trace interne). Dans les premières pages de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* on nous rappelle comment Aristote, déjà, déplaçait la métaphore du sceau de cire sur un plan graphique, celui du portrait, et mettait en lumière l'hypothèse d'un agent ayant imprimé la trace, signe de son passage. Derrière la forme imprimée dans la cire, se trouve l'acte d'imprimer le sceau. Nous avons ici une référence implicite à la cause extérieure du signe-empreinte. Pour valoir en tant qu'empreinte, quelque chose doit inclure une dimension d'altérité concernant son origine (cf., 12). Dans un texte apparu en version numérique en 2002, *Entre la mémoire et l'histoire*, qui fournit une brève mais pénétrante présentation des thèmes de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, trois aspects, en quelque sorte énigmatiques, du souvenir sont identifiés : a) présence (d'une image ou empreinte dans/à l'esprit) ; b) absence (de la chose passée à laquelle l'image renvoie) ; c) antériorité de l'avenue (sentiment de distance temporelle, exprimé par le temps verbal ou par un adverbe : on se souvient de quelque chose ayant existé *auparavant*). La mémoire dépend d'une base perceptive originaire, du choc d'un événement renvoyant à des actions passées, d'agents semblables à nous. L'histoire est liée au noyau perceptif de la mémoire (dont elle hérite les apories). Ceci se révèle avec une force particulière dans le cas des événements traumatiques, de l'expérience vive de la blessure sédimentée dans le *faire histoire*, d'événements à la limite du représentable, de l'*ictus* avec lequel l'histoire effective frappe la

mémoire collective et celle privée. Quelque chose qui demande à être dit, raconté et non oublié (peu importe si terrible ou digne d'admiration, comme dans l'histoire archaïque)¹. La source de la demande de vérité est, pour ainsi dire, pragmatique et vitale ; elle n'est pas dans la représentation mais *dans l'expérience vive du "faire de l'histoire" telle qu'elle est diversement affrontée par les protagonistes* (cf., 337).

4. En deçà de la mémoire

Nous pouvons à présent tirer quelques conclusions sur les potentialités du rapport mémoire-histoire, en relation avec l'itinéraire herméneutique de Ricœur et, plus généralement, au regard de la fécondité de ces motifs réalistes.

La réalité du passé est le corolaire de la pratique de la mémoire ; la certitude que quelque chose a effectivement eu lieu est un élément implicite de notre façon commune de voir les choses ; nous pourrions affirmer, dans le sens ci-dessus dénoué, qu'il s'agit d'aspects de fond des pratiques linguistiques et non linguistiques quotidiennes. Ricœur parle de *croyance antéprédicative – et même pré narrative* sur laquelle s'appuient les matrices fondamentales de la connaissance historique, la reconnaissance des images du passé et le témoignage oral (cf., 648).

Ni la fidélité de la mémoire, ni la vérité épistémologique de l'histoire n'appartiennent à une partie se jouant *uniquement* dans l'espace de rencontre *communicative* entre une pluralité d'agents cognitifs qui échangent, contrôlent et partagent réciproquement leurs expériences respectives. La construction de la mémoire, individuelle et collective,

¹ Les grands événements comme la Shoah et les grands crimes du XXe siècle, bien qu'à la limite de la représentation, se dressent comme tous les événements qui, ayant laissé leur empreinte traumatique dans les cœurs et les esprits, demandent à être dits, racontés, compris (cf., Ricœur, 2000b: 648 ; section finale *Le pardon difficile*).

dépend soit du dialogue entre les témoins soit de la force de l'impression originelle, le choc et la passivité qui caractérise principalement dès son origine l'expérience du souvenir ; parallèlement, l'aspect référentiel du discours sur le passé n'est pas mis en péril par l'absence irrécupérable du référent ultime du souvenir.

Références

Ankersmit, F. (1994). *History and Tropology. The Rise and Fall of Metaphor*. Berkeley : University of California Press.

Dosse, F. - Goldenstein, C. Dir. (2013). *Paul Ricœur. Penser la mémoire*. Paris : Seuil.

Jervolino, D. (2002). *Paul Ricœur. Une herméneutique de la condition humaine*. Paris : Ellipses.

Michel, J. (2013). L'énigme de la représentance. In F. Dosse, C. Goldenstein (dir.), *Paul Ricœur : penser la mémoire*, op. cit., 277–290.

Ricœur, P. (1976). L'imagination dans le discours et dans l'action. In Aa.Vv., *Savoir, Faire, Espérer. Les limites de la raison*. Bruxelles : Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 207–228.

Ricœur, P. (1983-1985). *Temps et récit*, t. 1-3. Paris : Seuil.

Ricœur, P. (1994). Philosophies critiques de l'histoire : recherche, explication, écriture. In G. Floistad (ed.), *Philosophical Problems Today*, Vol. 1. Dordrecht/Boston/London : Kluwer, 139–201.

Ricoeur, P. (1998). La marque du passé. In *Revue de métaphysique et de morale* I, 7–31.

Ricoeur, P. (2000). L'écriture de l'histoire et la représentation du passé. In *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55(4), 731–747.

Ricoeur, P. (2000b). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil.

Ricoeur, P. (2002). La mémoire : approches historiennes, approche philosophique. *Le Débat* 5, 41–61.